

suffit que le fruit trouve dans les mamelles le lait nécessaire aux besoins de sa nutrition, et ses exigences ne vont pas au-delà.

Il est donc juste d'attribuer à l'homme la plus forte part de l'influence à spécialiser les races. Et il était nécessaire que cette spécialisation eût lieu. Cependant, dans maintes circonstances, on est forcé d'utiliser la même race de plusieurs manières différentes. Aux différentes races bovines on demandera souvent du lait du travail et de la viande, ou du moins, on exigera d'elles soit du lait et de la viande, soit du travail et de la viande. A la race ovine, on demandera presque toujours de la laine et de la viande. Le cheval sera souvent obligé de faire une course rapide suivie presque immédiatement d'un travail lent mais qui exigera des efforts constants et soutenus. Par conséquent, dans chaque espèce, la meilleure race serait donc celle qui réunirait toutes les aptitudes au plus haut degré. Par exemple, dans l'espèce bovine, la race parfaite serait celle qui produirait, le plus abondamment possible, du travail, du lait et de la viande.

Si les aptitudes pour tous les genres d'emploi auxquels on soumet une espèce pouvaient être possédées par une même race, la nécessité de la spécialisation disparaîtrait, ce serait même un contre-sens. Malheureusement, cela n'est pas, cette race universelle n'existe pas et n'existera jamais. L'impossibilité de l'existence d'une race qui posséderait au plus haut degré toutes les aptitudes de l'espèce repose sur ce fait qu'il y a des aptitudes qui s'excluent réciproquement, de telle sorte que lorsqu'une existe dans une race, elle entraîne forcément l'annihilation de l'autre. Ainsi, malgré tous les travaux les plus constants et les mieux dirigés, on n'a jamais pu former une race bovine qui possède au plus haut degré la faculté laitière, l'aptitude au travail, à un développement rapide et à la facilité d'engraissement; ces deux dernières constituent l'animal de boucherie et peuvent être comptées pour une seule et même aptitude. Les qualités que doit posséder un bon bœuf de travail sont, en grande partie, opposées à celles que possèdent un bœuf parfait de boucherie ou une vache laitière. La conformation même des bestiaux change suivant le produit qu'on leur demande. Chez le bœuf de travail toute la machine est construite pour la production de la force; la charpente osseuse augmente de volume surtout dans les parties où s'opèrent d'ordinaire les efforts de traction, les muscles sont plus durs et plus serrés. Toute l'activité vitale se concentre vers un même but: réparer les pertes que l'animal subit par un long exercice de l'appareil locomoteur. Dans ces races de travail, la vache donne à peine la nourriture suffisante à l'entretien de la vie du veau pendant quelques semaines; car un long exercice détourne au profit du travail toutes les forces productives de l'animal.

Le bœuf de boucherie, au contraire, possède une conformation toute différente, il a, dans les races spéciales, toute la charpente osseuse très-petite, ses muscles sont moux et lâches, donnant par là à la graisse une grande facilité de s'y introduire. Chez lui, tout concourt à l'augmentation de la masse charnue, tout ce qui se perd dans l'animal de travail, est, au contraire, mis à profit dans le bœuf de boucherie et sert à son augmentation en volume et en poids.

Dans une vache, appartenant à nos races de laiterie, les matières alimentaires qui renouvellent les forces du bœuf de travail et forment la viande et la graisse de celui de boucherie, suivent une autre direction. Les vaisseaux qui se rendent aux mamelles prennent un développement inusité dans les autres races; car ils sont sans cesse remplis d'une grande abondance de liquides en mouvement. Les glandes dans lesquelles ces vaisseaux versent le sang travaillent avec tant d'énergie, produisent si rapidement que le lait coule à flots sous les doigts de la trayeuse. On ne peut demander à cette vache que du lait, car les autres appareils ne

reçoivent presque rien: la production de la chair est nulle puisque les fluides nourriciers ont pris une autre direction.

La possession par une même race de ces trois aptitudes, du moins au plus haut degré, est donc impossible. Toutes les autres espèces animales sont soumises aux mêmes conditions. On ne peut demander à une même race chevaline une grande aptitude pour la selle, le trait léger et le gros trait; ni à une même race de moutons une grande facilité à l'engraissement en même temps qu'une forte production de laine de grande finesse. Ces aptitudes s'excluent comme les précédentes.

La constitution du cheval de selle ou de trait léger ne pourrait supporter les efforts incessants qu'exigent de gros travaux, tels que le tirage de pesants fardeaux. La rapidité, la légèreté du cheval de selle ou de trait léger ne peut s'allier avec la force musculaire et la pesanteur.

Dans les races de mouton, l'aptitude à l'engraissement exclut également la finesse de la laine. L'explication de cette exclusion repose sur ce fait que, les bêtes d'un engraissement prompt et facile, éprouvent immédiatement une augmentation dans leur volume, ou, en d'autres termes, engraisent aussitôt que la nourriture est plus abondante; alors tous les fluides nourriciers tendent à la formation de la viande; la laine est dans la disette et souffre au milieu de l'abondance; de sorte que cette laine pourra garder sa finesse lorsqu'elle la possède, mais n'augmentera pas en poids. Cependant, quelques races font exception à la règle, et il faut l'avouer, ce ne sont pas celles chez qui la facilité d'engraisser est arrivée au plus haut degré de perfection; chez ces races, disons-nous, le poids de la toison augmente proportionnellement à celui du corps de l'animal. Ici, les matières alimentaires se divisent, une partie sert à la formation de la viande et l'autre nourrit la laine; alors se présente un autre inconvénient: la laine mieux nourrie augmente en longueur, mais en même temps grossit, augmente en diamètre en raison de l'abondance de la nourriture qu'elle reçoit. Les vaisseaux qui lui apportent les fluides nourriciers s'élargissent, reculent leurs parois et la laine perd de sa finesse. Ainsi, ce qu'elle gagne sous le rapport du poids et du volume, elle le perd sous celui des qualités et n'a plus, par conséquent, une aussi haute valeur commerciale.

Maintenant, des principes que nous venons de poser, il est nécessaire de tirer quelques conclusions pratiques, c'est ce que nous ferons au prochain numéro.

REVUE DE LA SEMAINE

Mercredi soir de la semaine dernière, MM. les élèves du Collège de Ste. Anne ont donné une séance littéraire, dramatique et musicale, à l'occasion de l'ouverture du Concile du Vatican. La plupart de MM. les curés des environs et grand nombre de laïques assistaient à cette séance. M. Od. Desjardins a fait un discours sur le Concile; M. Arth. Desjardins a esquisé le portrait littéraire de Pie IX; et M. Alf. Paradis a mis en relief le noble dévouement des zouaves pontificaux. Une charmante petite pièce de vers, intitulée "L'ange de Pie IX à Marie Immaculée" a été déclamée par M. J. Gosselin. Ce qui a surtout intéressé à un très-haut degré, dans cette belle soirée de famille, c'est un dialogue entre un zouave pontifical canadien, de garde aux portes du Vatican, et un inconnu qui prend d'abord les allures et le langage d'un révolutionnaire très-avancé, et qu'on reconnaît à la fin, en éprouvant une très-agréable surprise, pour n'être autre que le Col. Charette. Ce dialogue a été composé pour la circonstance par M. A. B. Routhier de Kamouraska: très-remarquable au point de vue littéraire, il l'est encore bien davantage au point de vue des précieux enseignements qu'il renferme. Nous espérons que M. Routhier sera bientôt publier ce beau travail. Le corps de musique des élèves a, dans